

Vous avez bien dit « antiquité » ?

Michel Lessard, *La Nouvelle Encyclopédie des antiquités du Québec*, Montréal, les Éditions de l'Homme, 2007, 1103 p. ISBN 9782761919333.

Gerald L. Pocius

Volume 6, 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/019985ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/019985ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Pocius, G. L. (2008). Vous avez bien dit « antiquité » ? / Michel Lessard, *La Nouvelle Encyclopédie des antiquités du Québec*, Montréal, les Éditions de l'Homme, 2007, 1103 p. ISBN 9782761919333. *Rabaska*, 6, 98–103.
<https://doi.org/10.7202/019985ar>

Vous avez bien dit « antiquité » ?

GERALD L. POCIUS

Memorial University, Saint-Jean (Terre-Neuve)

La parution de *La Nouvelle Encyclopédie des antiquités du Québec* de Michel Lessard représente un jalon important dans l'étude de la culture matérielle du Canada. Cet ouvrage se distingue par son caractère canadien et par son caractère québécois, et son interprétation doit se faire dans le contexte spécifique de ces deux secteurs d'érudition. Le présent compte rendu, écrit du point de vue d'une personne œuvrant en dehors du Québec, cherche à examiner les questions que soulève l'ouvrage de Lessard : Qu'est-ce qui est considéré comme important dans le monde matériel du Québec ? Quelle est la situation actuelle dans le secteur de la recherche sur les objets dans cette province ?

De prime abord, un ouvrage comme celui de Lessard peut sembler plus ou moins réservé aux amateurs d'antiquités, avec son catalogage et ses récits portant sur un corpus énorme d'objets. En un sens, ce livre constitue quasiment un corpus d'archives visuelles des nombreuses traditions dans le domaine des objets au Québec. À bien des égards, il ne diffère pas de ces importantes collections de documents oraux rassemblées par des générations antérieures de spécialistes du folklore et de l'ethnologie dans de nombreuses régions du monde. Cependant, alors que le collectage de documents oraux est souvent considéré comme un domaine spécialisé de la recherche, le fait de collectionner des objets fait, depuis de nombreuses générations, partie de la vie quotidienne des gens – d'abord avec les cabinets de curiosités, puis plus tard avec les collections de prétendues « antiquités » ou autres types spéciaux d'objets. Les gens ordinaires sont souvent des collectionneurs d'objets et le fait de collectionner des objets est devenu une activité fondamentale dans la culture humaine. Cet ouvrage a donc un attrait tout naturel pour un auditoire plus vaste de gens qui s'intéressent aux objets de collection d'Europe et d'Amérique du Nord.

Pourtant, l'ouvrage de Lessard est tout particulièrement québécois : il s'agit, à bien des égards, de la toute dernière illustration d'une longue tradition dans la province de Québec, à savoir celle de la compilation de catalogues et d'inventaires de diverses traditions provinciales, dans le cadre d'un processus

de définition identitaire. L'introduction de Lessard mentionne les six précédentes encyclopédies de la culture matérielle auxquelles il a travaillé, y compris deux qui sont présentées comme portant sur les antiquités. Lessard est sans aucun doute celui qui contribue le plus aujourd'hui à populariser la vie matérielle québécoise et s'inscrit ainsi dans la lignée de chercheurs antérieurs, comme Barbeau, lequel a produit des ouvrages accessibles présentant un intérêt pour le grand public.

Pour le lecteur érudit, l'ouvrage de Lessard soulève, à un niveau fondamental, la question de savoir ce qui est considéré comme une « antiquité » au Québec. La notion d'« antiquités » vient s'inscrire dans un champ intellectuel qui existe lui-même depuis fort longtemps : le champ des chercheurs s'intéressant aux anciennes pratiques et aux anciens objets qui survivent encore aujourd'hui et qui contiennent des indices nous donnant, d'une manière ou d'une autre, accès à l'essence même d'un peuple et de sa psyché. L'emploi même du terme d'« antiquités » dans le contexte du Québec contemporain est intéressant. Les antiquaires du dix-neuvième siècle ont produit toutes sortes d'ouvrages sur des « antiquités » de forme orale ou matérielle ; on songe, par exemple, au *Book of Days* de Robert Chambers (publié pour la première fois en 1832), dont le sous-titre était « *a miscellany of popular antiquities* » (« mélange d'antiquités populaires »). Si, toutefois, on examine rapidement l'utilisation de ce terme au cours des deux derniers siècles, on constate qu'il est presque exclusivement associé aux objets : objets du monde classique et du monde de la préhistoire. L'usage général du terme l'associe rarement aux choses relevant du passé européen après le Moyen Âge et encore moins à l'ère de la colonisation de l'Amérique du Nord.

Il est difficile d'imaginer un autre endroit au Canada où une collection de livres populaires porterait sur les traditions matérielles relativement récentes de la région et utiliserait le terme d'« antiquités » pour y faire référence. On a donc le sentiment que l'utilisation du terme – et, on le suppose, l'acceptation populaire de cette utilisation – donne une aura, une sorte de « patine » temporelle à la tradition régionale des objets du Québec. On ne songerait pas à utiliser ce terme pour décrire les traditions européennes d'autres régions du Canada, en parlant, par exemple, d'« antiquités de l'Alberta » ou d'« antiquités de Terre-Neuve-et-Labrador ». L'utilisation de ce terme confère donc une légitimité temporelle aux objets de la région et crée, par la terminologie même, une fondation pour la société québécoise semblable au rôle que joue le monde classique de l'antiquité grecque et romaine pour une bonne part de l'Occident. L'utilisation de ce terme au Québec souligne l'importance de la légitimité et de la longévité culturelle.

Dans le même temps, l'encyclopédie de Lessard contient différents mondes d'antiquités ; il ne porte pas simplement sur un groupe ou une ère en

particulier. On trouve, éparpillés dans tout l'ouvrage, les objets des communautés des Premières Nations. D'un point de vue logique, ces objets pourraient être considérés comme relevant de la même catégorie que celle des antiquités classiques en Europe, c'est-à-dire la catégorie des objets fabriqués par un peuple fondateur, des objets qui ont eu une certaine influence sur l'évolution des traditions de la région. Mais les objets des Premières Nations qui sont décrits proviennent dans une large mesure de périodes récentes ou sont des objets qui ont survécu du fait de leur utilisation continue au quotidien. Autrement dit, le vaste éventail des vestiges matériels qui sont pour une grande part de nature archéologique ne figure pas dans ce monde. Par conséquent, si les antiquités des Autochtones peuvent avoir une profondeur temporelle substantielle dans ce contexte, elles ne figurent pas, de toute évidence, dans la mentalité collective populaire définissant ce qu'est un Québécois ; ces objets archéologiques sont trop fragmentaires, trop ésotériques.

Il n'est pas surprenant que l'ouvrage mette un accent important sur les objets de la nation fondatrice française. La plus grande catégorie de tels objets concerne probablement la période du dix-septième et du début du dix-huitième. Ce sont là les objets qui ont souvent été mis en valeur et élevés au rang d'icônes culturelles – des objets collectionnés, affichés, dans lesquels on puise son inspiration. Bon nombre de sections de l'ouvrage contiennent des objets qu'on associe généralement aux premières périodes du Québec, c'est-à-dire des objets souvent fabriqués à la main, avant l'ère industrielle, des choses qu'on associe à une société rurale de paysans.

Lessard a le mérite de ne pas limiter le monde matériel à ces choses à valeur d'icônes. Le livre contient en effet des objets d'autres périodes, des choses fabriquées en usine, des choses récentes. Le monde des antiquités se fond lentement dans le monde de ce qu'on appellera plus tard la culture populaire ou dans le monde de la créativité régionale contemporaine. Au-delà du monde des objets originaux et locaux, on trouve des objets fabriqués en série qui trouvent également leur place dans de nombreuses autres régions du Canada et du monde. Les appareils ménagers, les lampes électriques, les machines à écrire, les appareils photo, les radios – et bien d'autres choses encore – soulèvent chez le lecteur la question de savoir ce que recouvre exactement le terme d'« antiquité », si de tels objets du passé plus récent sont inclus.

Est-ce que l'inclusion de tels objets fabriqués en série sort le lecteur du domaine des objets anciens ayant joué un rôle dans la fondation de la province pour le plonger dans le monde de la nostalgie ? Il suffit de consulter la section sur les transports pour voir le passage des antiquités à valeur d'icônes de l'ère préindustrielle aux larges ailerons et aux couleurs criardes de la Buick de 1961 ou de la Belvedere de 1967 de Plymouth (p. 629-630). Il y a donc

une tension qui traverse tout l'ouvrage entre ce à quoi tout le monde conviendrait d'accorder une valeur d'icône sur le plan de l'identité nationale et des choses qui relèvent plus de la nostalgie.

Ce monde des antiquités et le monde récent des objets peuvent plus clairement être envisagés comme une division entre la mémoire mythique et la mémoire expérientielle. L'ouvrage de Lessard fait partie du milieu culturel global du Québec qui porte sur la mémoire mythique. En ce qui a trait à sa propre place dans le contexte canadien, les chercheurs et les vulgarisateurs ont débattu et mis en cause la question d'une identité régionale ou nationale et se sont demandés ce que cela veut dire de vivre au sein de l'entité politique appelée « Québec » – ce qui est différent dans cette entité. Dans cette quête d'identité nationale, la langue a toujours joué un rôle essentiel ; mais que dire des objets ? La langue est souvent considérée comme un symbole plus discriminant de l'identité (les mots sont clairement en français ou en anglais), alors que les objets semblent varier dans la dimension politique qu'on leur associe. Les objets indiquent des différences, mais il est clair qu'ils indiquent aussi des similarités et c'est ce mélange de la dimension régionale et de la dimension internationale qui marque, dès le début, le monde des antiquités du Québec.

Au niveau le plus fondamental, depuis l'époque de la colonisation européenne, les objets ont été fabriqués ailleurs, ont été importés dans la région et ont suivi des modes qui étaient les mêmes dans beaucoup d'autres régions au même moment. À l'autre extrémité, on peut avoir un artisan local qui a créé des produits s'inspirant presque exclusivement d'un système communautaire de normes esthétiques, des objets dont la forme définitive dépendait des exigences de l'acheteur et qui étaient ensuite consommés dans la communauté. On peut parler d'« objets réalisés » pour décrire ces deux extrémités, mais l'une se situe au niveau local et l'autre au niveau planétaire. Il semble donc que ce soient les valeurs particulières de la période qui déterminent ce qui constitue vraiment une « antiquité » authentique dans la culture et non la nature inhérente de l'objet en tant que tel. Si tel est le cas, alors l'ouvrage de Lessard révèle clairement la mentalité dominante en ce qui concerne les questions identitaires.

Lessard a publié sa première *Encyclopédie* (avec Huguette Marquis) en 1971 et cet ouvrage reflétait clairement le caractère introverti d'une culture espérant donner un aspect fondateur à un certain corpus de la vie matérielle. Il ne contenait aucun des éléments du monde matériel récent, bien connu des lecteurs, et se concentrait sur l'éventail des objets les plus anciens qu'avaient utilisés les premiers arrivants. On ne reconnaît presque nulle part dans cette première encyclopédie les antiquités nostalgiques du passé récent qu'on trouve maintenant éparpillées dans le nouvel ouvrage de Lessard. On peut donc

affirmer qu'il s'agit là d'une évolution assumée de la façon dont les Québécois pensent leur culture et choisissent les choses matérielles qu'ils considèrent comme importantes. L'ouvrage de 2007 montre une capacité de combiner à la fois le passé éloigné, élevé au rang d'icône dans les années 1970, et un monde à dimension plus nationale et internationale, dont il est clair qu'il a influencé les générations qui ont suivi. Le monde préindustriel est bel et bien représenté, mais aussi le monde des produits (et des signes littéraux) du marché : Coca Cola, cigarettes Player's, RCA et Kodak.

Ce qui est également frappant dans cette évolution, ce sont les sections que l'ouvrage de 2007 consacre aux objets modernes, aux traditions modernes – c'est-à-dire à des choses qu'on n'associerait normalement pas à la catégorie des « antiquités », quel que soit le contexte. Ici encore, après de longues sections consacrées aux objets des communautés rurales préindustrielles, l'auteur conclut souvent par une étude d'exemples plus récents. Cela nous mène au monde de la mode contemporaine, des goûts modernes, au monde de l'artiste en studio et de l'artisanat. À certains égards, Lessard prend un type particulier d'objet (comme les objets en céramique et les meubles) et met en avant les nouvelles tendances et les nouvelles pratiques en tant que manifestations contemporaines de l'évolution des valeurs culturelles. Il aurait été intéressant qu'il intègre dans son étude un plus grand nombre encore d'objets contemporains du Québec moderne afin de montrer combien la scène québécoise d'aujourd'hui a vraiment une dimension à la fois locale et planétaire. Il existe de nombreux exemples récents d'arts industriels et de créations industrielles dans la province, qui constituent le type de tradition d'objets contemporains qui fait l'objet d'expositions dans d'autres pays. (On songe, par exemple, au Design Museum et au Victoria & Albert Museum de Londres.) Il aurait été pertinent d'ajouter un chapitre constituant un équivalent imprimé de la galerie du Vingtième siècle du Victoria & Albert Museum, avec un éventail d'objets québécois modernes. Mais cela soulèverait à nouveau la question de savoir ce que l'on considère comme une antiquité.

Ceci ramène alors peut-être le lecteur à la fonction globale de cet ouvrage et aux changements bien réels qui se sont produits dans la société québécoise depuis la publication de la première *Encyclopédie* de Lessard, en 1971. Les mondes d'objets de ces deux ouvrages sont des mondes très différents. Le premier ouvrage était tourné vers l'intérieur et faisait partie d'un mouvement qui voulait constituer le corpus de choses qu'on pouvait décrire comme étant locales, uniques, différentes – c'est-à-dire d'objets définissant l'identité de la nation. Les identités en émergence s'appuient souvent sur la mise en contraste, sur les différences, pour désigner les choses qu'elles considèrent comme uniques. Le monde des objets d'aujourd'hui est à la fois local et

international ; Lessard affirme, au début de son exposé, que les antiquités du Québec ont été définies non seulement par les valeurs françaises et par les valeurs locales, mais aussi par les valeurs du reste du Canada, par la Grande-Bretagne et par les États-Unis. Ce monde d'aujourd'hui est moins distinct ; mais il reflète le caractère complexe de la scène actuelle, qui est plus cosmopolite, plus planétaire.

L'ouvrage de Lessard reste avant tout un corpus d'archives visuelles du monde matériel du Québec historique et du Québec récent. Il n'y a aucune autre région au Canada où on écrirait un livre sur les « antiquités » d'une province. Le livre de Lessard est un catalogue visuel important en lui-même en raison du vaste contenu d'informations qu'il contient sur la vie matérielle au Québec. Il est vrai que certains types de choses n'en font toujours pas partie, parce que l'ouvrage privilégie certaines autres choses plus stéréotypées. Mais Lessard a ajouté beaucoup de choses et la maturité de sa réflexion sur ce qui est important dans la vie matérielle de la culture est évidente tout au long de l'ouvrage. Cet ouvrage est un exemple récent de la longue tradition québécoise de publication d'études portant sur toutes les formes de traditions orales et matérielles ; le milieu actuel que constitue cette société révèle que les « antiquités » considérées comme étant importantes pour l'identité de la société peuvent également comprendre une enseigne Pepsi ou une de Cadillac des années 1960. L'inclusion de tels articles montrent que la culture québécoise est à l'aise à la fois vis-à-vis de son caractère local et de sa place dans le monde. Il est à espérer qu'un jour d'autres régions du Canada produiront des compilations aussi magistrales de leurs antiquités et faire preuve d'un niveau de maturité qui permet de tenir compte à la fois des antiquités du passé et de celles d'aujourd'hui.